

DÉSILLUSIONS

(Pour le SAMEDI)

Ils étaient une demi-douzaine de demi-vieux, les uns déjà blancs, les autres grisonnants, et, entre les deux, ceux dont la toison reflétait toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, témoignage irréfutable de la différence des produits employés dans les nombreuses teintures.

Ils fumaient comme des cheminées, humectant de temps à autre, mais souvent leurs gosiers enflammés du contenu de verres respectables placés devant eux.

Ces sages abrutis devisaient entr'eux, se racontant pour la centième fois peut-être, les histoires du bon vieux temps, de celui où ils avaient vingt ans.

C'était au tour d'un petit monstre tout rabougri, tout ridé, à narrer son histoire, il ne se fit pas prier.

« Voyez-vous, mes amis, cela se passait en 18... Montréal était encore en enfance, et de fait la corporation avec toutes ses lois empêchant les gens de danser en rond n'existait pas encore. A cette époque, il y avait aux portes de la ville une espèce de restaurant agrémenté d'une salle de bal ; l'endroit était très fréquenté, et l'été les familles montréalaises en promenade s'y arrêtaient volontiers, laissant danser la jeunesse aux accords d'un violoneux de dixième ordre.

« Mes amis, quoique vous en pensiez aujourd'hui, j'avais à cette époque une très haute opinion de mon physique ; je me croyais un Adonis ; quant à mes talents chorégraphiques, je les mettais de beaucoup au-dessus de ceux du commun des mortels, et comptais sur eux pour faire mon chemin dans le monde.

« Vous pouvez appeler cela de la vanité, de l'orgueil, de la suffisance ; moi, je considère que ce n'était que l'expression de la vérité, et du respect que tout homme doit avoir pour lui-même. Je pensais que j'étais beau et gracieux, et que les autres pensaient comme moi.

Un jour je fus invité à un bal donné par une société composée des citoyens les mieux posés de la ville ; je n'eus garde d'y manquer.

« Très chic, la société de ce temps-là ; mais glissons les comparaisons sont oiseuses et odieuses.

« Aussitôt arrivé, aussitôt engagé dans la première danse ; la seconde arriva, et, chose remarquable, j'eus pour cette seconde danse, la même danseuse que pour la première.

« Et il en fut ainsi toute la soirée ; je n'y mettais pourtant pas de malice ; mais ma danseuse y aidant il arrivait infailliblement que dès les premiers accords de violon, nous étions l'un près de l'autre et prêts à partir.

« Elle était ravissante cette personne ; jolie, brune, et riche si je devais en juger par sa robe aussi simple que coûteuse.

« Lorsque ma danseuse m'accepta pour la troisième et la quatrième fois, je ne pus, quoique modeste comme vous le savez, m'empêcher de penser que j'avais fait une impression favorable sur l'esprit de la jeune fille.

Elle dansait fort bien, n'avait nul besoin d'être guidée ; je pouvais donc concentrer toute mon attention sur moi-même, ma danse et ma conversation.

« Riez, les amis, tant que vous voudrez, mais vous auriez pitié de jalousie, si vous m'aviez vu battre mes entrechats, glisser comme un sylphe sur le parquet et voltiger autour de ma danseuse, avec une grâce sérieuse et respectueuse que nos freluquets ont remplacé par une raideur d'empaille.

« Une chose assourbissait mon bonheur ; tout en m'acceptant comme cavalier constant, elle ne m'adressait pas la parole pendant la contredanse et ne répondait que par monosyllabes aux efforts que je faisais pour entamer une conversation brillante,

« Ah ! ah ! pensais-je, pauvre petite, elle est prise ; c'est un cas de coup de foudre. Elle est touchée au cœur ; mais elle est timide. Voyons encou-

DE CHENILLE A PAPILLON



I
Le père Gariben, venant chercher la cuisinière, sa fille, pour une soirée de famille. — Laisse ta vaisselle là, Marianne, et dépêche-toi d'aller t'habiller. Tu sais, vite et puis dru ; je suis pressé.

II
(Une demi-heure après, apercevant Marianne en toilette). — Pardon, ma belle dame ; c'est ma fille Marianne que je veux. Peut-être que vous préférez que je l'attende dehors. (A part). Comme ça sait s'habiller, ces dames d'avocat !

rageons la quelque peu ; mais avant d'engager la bataille voyons un peu qui elle est.

La musique cessant, je la reconduisit à sa place à côté d'un homme mûr, très mûr ! Son père, sans aucun doute.

« Je vous ai dit que je me croyais beau et irrésistible, j'ajouterai que l'homme assez osé pour mettre ma perspicacité en doute, aurait tenu bien peu de place dans mon estime. J'examinais donc le petit homme mûr et j'arrivais immédiatement à la conclusion qu'il devait être dans les épiceries en gros.

« Parfait, pensais-je, l'épicerie ne me répugne pas, et mon futur beau père, m'ouvrira un magasin en m'ouvrant sa famille. Mon parti était pris ; j'allais faire les avances nécessaires, pour que ma charmante danseuse s'aperçût que son amour caché n'avait pas échappé à mon œil d'aigle, et qu'elle pouvait tout dire sans crainte d'un refus.

La polka, danse nouvelle alors, et dans laquelle j'excellais nous réunit de nouveau.

Je regardais ma danseuse de mon œil le plus tendre et lui dis :

— Charmante soirée, mademoiselle.

— Oui, répondit-elle sèchement.

— Vous semblez aimer beaucoup la danse, ajoutais-je.

— Oui, dit-elle encore plus sèchement.

— Moi, aussi, et je mis dans ces mots toute la dignité offensée d'un homme qui n'est pas compris, ou qu'on ne veut pas comprendre.

— En vérité, dit-elle.

— Pauvre petite, pensais-je, son cœur est plein, déborde, mais sa timidité l'étouffe et lui enlève toute présence d'esprit. J'étais sûr de ses sentiments ; pour m'assurer le magasin d'épicerie de mes rêves, je résolus de l'aider encore à se prononcer.

— Avez-vous remarqué, lui dis-je, que nous avons constamment dansé ensemble, ce soir ?

— Oui.

— C'est — ah ! ah ! — assez étrange n'est-ce pas ?

— Non, je ne pense pas.

— Non ? et mon cœur se dilatait à ce commencement d'aveu.

— Non, du moins ce qui serait étrange avec d'autres, ne l'est pas avec vous.

— Pas avec moi ! ça c'était un aveu ; je la brûlais de mes regards ; pas avec moi ! je triomphais, j'exultais, j'aurais dû pour mon amour et mon amour propre en rester là, mais je voulais qu'elle se prononçât d'une manière définitive et repris :

— Pas avec moi ! pourquoi cela, mademoiselle ? et j'appuyais ma phrase d'une œillade numéro un.

— Parceque... mais vous allez vous fâcher.

— Me fâcher ! nouveau regard tendre, mélangé de reproches et d'encouragement. Me fâcher !

Jamais. Je commençais à préparer mentalement la liste des conditions que j'imposerais au papa beau-père.

— Alors, je vais vous expliquer. Vous voyez le monsieur à côté duquel j'étais assise tout à l'heure ?

— Oui, la vénérable personne en face de nous. Votre père, je suppose ?

— Non, mon mari.

— Votre... mari ? Tous mes rêves s'écroulaient.

— Oui, mon mari, et il est très jaloux ; c'est lui qui vous a choisi dès que nous sommes entrés dans la salle du bal. Il m'aime beaucoup, et cherche toujours à me faire plaisir. Or, comme il sait que je raffole de la danse, il m'accompagne au bal, n'exigeant de moi qu'une chose, c'est que je danse toute la soirée avec le même cavalier, avec l'homme le plus laid ou le plus gauche qui se trouve au bal.

— Et elle rit comme une folle en m'avouant le motif de sa préférence. Oh ! mes amis, il y a bien longtemps de cela et je ne me suis pas encore guéri des illusions que j'ai perdues dans cette soirée funeste. Jusque là, je ne m'étais pas marié parce que j'avais une trop haute opinion de moi-même, et depuis je ne me suis pas marié parce que j'ai toujours cru que les autres avaient de moi une opinion au-dessous même de celle que j'en avais moi-même, quoiqu'elle fût bien petite et modeste.

FAITES ATTENTION !

La diphtérie, ce fléau aussi terrible que rapide, est peut-être l'un de ceux que l'on peut écarter le plus facilement, et celui dont la présence est due presque uniquement à la négligence de ceux qui en sont victimes ou à leurs voisins.

Il est incontestable aujourd'hui que la diphtérie de l'homme et celle des animaux ont la même origine. Il est indispensable de nettoyer avec le plus grand soin les pigeonniers, les pigeons étant aptes à transmettre la diphtérie aux êtres humains. C'est pour la même raison que les établissements des marchands de volaille sont un danger pour le voisinage au point de vue de la propagation de la diphtérie.

Cette propagation est plus ou moins active, suivant les individus ou les familles, et selon que les muqueuses ou l'épiderme sont altérés au préalable, de manière à permettre aux colonies de bacilles de s'y implanter. Dans les grandes villes la diphtérie est particulièrement fréquente dans les quartiers où se trouvent des vacheries et, par suite, des poules, qu'on élève pour avoir des œufs frais. Bien souvent la diphtérie entre dans une maison parce qu'on y a introduit, pour les besoins de l'alimentation, des volailles diphtériques.